

Les Leçons de la cruauté

LAURENT McALLISTER



Extrait de la publication
ALIRE

LES LEÇONS DE LA CRUAUTÉ

DU MÊME AUTEUR

Série « Les Îles du Zodiaque »

Le Messager des orages. Roman jeunesse.

Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop 140, 2001.

Sur le chemin des tornades. Roman jeunesse.

Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop 148, 2003.

Le Maître des bourrasques. Roman jeunesse.

Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop 161, 2006.

Suprématie. Roman.

Paris : Bragelonne, 2009.

LES LEÇONS DE LA CRUAUTÉ

LAURENT MCALLISTER



Extrait de la publication

Illustration de couverture: GRÉGORY FROMENTEAU

Photographie: LAURENT MCALLISTER

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch
Belgique et Luxembourg :
Interforum Benelux S.A.
Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2009
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2009 ÉDITIONS ALIRE INC. & LAURENT MCALLISTER

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

TABLE DES MATIÈRES

Kapuzine et les Loups: une légende dorée	1
Le Pierrot diffracté	31
En sol brûlant	87
Le Cas du feuilleton <i>De Québec à la Lune</i> , par Veritatus	131
Sur la plage des épaves	161

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Les nouvelles suivantes ont paru originalement sous une forme parfois différente : « Kapuzine et les Loups : Une légende dorée », en anglais dans *Witpunk*, New York, Four Walls Eight Windows, 2003, sous le titre « Kapuzine and the Wolf : A Hortatory Tale » ; « Le Pierrot diffracté », dans *Solaris* 99, 1992 ; « Sur la plage des épaves », en anglais dans *LC-39* 3, 2001, sous le titre « Driftplast » ; « En sol brûlant », dans *Forces obscures* 2, Pantin, Naturellement, 1999 ; « Le Cas du feuilleton *De Québec à la Lune*, par Veritatus », dans *Solaris* 109, 1994.

Kapuzine et les Loups : une légende dorée

Les contes de fées sont cruels, mais leur cruauté se veut salvatrice. On ne peut prémunir contre le péril sans exposer au péril – pour que le chat échaudé craigne l'eau froide, comme le dit le proverbe. Les poètes l'ont compris aussi : Frédéric Hoelderlin n'affirmait-il pas que le salut se trouve là même où le danger nous guette ?

Le conte permet de faire souffrir de simples mots sur la page, de chagriner des chimères et de sacrifier un personnage imprudent au lieu de risquer le bonheur et la vie d'une personne chère dans la vie réelle. Par conséquent, l'importance didactique du conte a été reconnue par de nombreuses sociétés. Anciennement, les contes les plus sacrés et les plus significatifs étaient réservés aux longues nuits d'hiver, aux sanctuaires plongés dans la pénombre et aux grottes les plus éloignées de la lumière du jour. L'obscurité facilitait le travail de l'imagination et les monstres prenaient corps dans les ombres environnantes pour exhorter les auditeurs à la sagesse.

Les films d'horreur projetés dans les salles obscures en sont les avatars modernes les plus facilement reconnaissables. Souvent, ils illustrent les châtiments promis aux jeunes gens qui violent des interdits ou succombent à la

tentation de l'imprudence. Mais la cruauté moralisatrice de l'horreur peut être lourde et insistante. Ce n'est pas ce que nous avons voulu faire dans ce recueil. Les nouvelles que nous avons signées ne sont cruelles que si l'histoire l'exige. Aux lecteurs d'en tirer une leçon ou non.

Quant à l'auteur, son choix est fait. La vie est parfois tragique et la fiction n'a pas à craindre de l'être aussi. Et comme lui-même est une fiction, son goût du tragique est tout de suite justifié.

Pourtant, la première nouvelle de ce recueil n'est pas uniquement tragique. À l'origine, on nous réclamait un texte sardonique, qui exploiterait un humour plus trash ou destroy que ce qu'on trouve d'habitude en science-fiction. Bref, un humour punk.

Cet humour doit s'y trouver puisque Marty Halpern et Claude Lalumière nous ont fait le plaisir de retenir « Kapuzine and the Wolf: A Hortatory Tale » pour l'anthologie Witpunk. (Ce qui a valu un moment de plaisir d'amour-propre à Jean-Louis quand il a pu le mentionner à Terry Bisson aux Utopiales de Nantes et que celui-ci a confessé que sa propre nouvelle n'avait pas été sélectionnée.) Ainsi, comme toutes les autres nouvelles de ce recueil, « Kapuzine et les loups » est déjà parue deux fois, la première en anglais dans l'anthologie de Halpern et Lalumière et la seconde dans Vitpunk, l'édition russe de la même anthologie sortie à Moscou en 2007. Elle paraît donc pour la première fois en français.

*Sa traduction a présenté des défis particuliers, car le texte d'origine reposait sur un certain nombre de jeux de mots. Ainsi, les arbres à fiches et les arbres à flammes traduisent respectivement « file-trees » et « flame-trees » dans l'original. En anglais, un « file-tree » décrit une « arborescence de fichiers », tandis qu'un « flame-tree » désigne plusieurs espèces d'arbres plus ou moins voyants, dont le flamboyant (*Delonix regia*) et le tulipier du Gabon (*Spathodea campanulata*), comme dans le titre d'une mini-série télévisée britannique de 1981, et aussi d'un roman : *The Flame Trees of Thika*.*

Les nouvelles de ce recueil incorporent souvent des allusions et des renvois, plus ou moins discrets, à d'autres textes et à d'autres réalités. Ou tout simplement aux sources de nos inspirations. « Kapuzine et les Loups » n'est pas une exception. L'histoire se passe probablement à Vienne, en Autriche, mais la traduction a fait disparaître l'allusion au Ring présente dans le texte d'origine en anglais et brouillé la référence à l'artiste Hundertwasser qui a inspiré certains traits de la ville créée par les Jardiniers. En revanche, nous avons gardé la rue Sonnenfels, qui se trouve bien à Vienne, même si le numéro 263 est plutôt celui de la maison d'Anne Frank à Amsterdam.

L'humour naît ici du contraste entre le retour à la narration faussement naïve du conte de fées (quoique l'histoire du petit chaperon rouge n'a jamais été innocente) et tout ce qui se laisse lire, du moins nous l'espérons, entre les lignes du texte.

KAPUZINE ET LES LOUPS :

UNE LÉGENDE DORÉE

Dans la banlieue : son enfance exemplaire

Il était une fois, il n'y a pas si longtemps, deux sœurs qui vivaient dans un immeuble abandonné en marge d'une ville qui était une forêt. L'aînée se nommait Mareen Rotritter, sa cadette Kapuzine. Mareen tenait maison bien comme il faut : chez elle, tout était immaculé et parfaitement stérile. Sa sœur, qui n'avait que douze ans, passait ses journées en s'amusant avec d'antiques machines, arpentant les corridors déserts et explorant les autres logements sociaux de l'ancienne banlieue.

Kapuzine ne connaissait rien de plus beau que la vue depuis la fenêtre de leur cuisine : les esplanades bétonnées, les rues jonchées de carcasses rouillées de voitures qui avaient autrefois répandu de capiteuses vapeurs d'essence, les toitures effondrées des usines en ruine, les façades de brique des habitations municipales, les quelques vitres intactes qui reflétaient la lumière du soleil, s'allumant comme des feux de camp lorsque venait le crépuscule... Dans son cœur, elle se réjouissait, comme nous tous, de se trouver dans un paysage complètement artificiel où tout avait été conçu en fonction de la personne humaine.

Elle évitait toutefois de trop se pencher par la fenêtre, car sur sa gauche un amoncellement d'édifices drapés d'un linceul de verdure souillait la pureté géométrique de l'horizon comme une pustule cancéreuse : la masse inquiétante de la Ville des Cent Eaux.

Kapuzine était une bonne petite fille, aimée de tous les autres dissidents qui avaient trouvé refuge après la Révolution dans les faubourgs, évacués par les Jardiniers pour relocaliser tous les habitants de l'agglomération à l'intérieur du Cercle – là où les ruisseaux coulaient dans les rues, les arbres émergeaient des fenêtres et les habitants étaient les esclaves de la nature.

Ce qu'elle aimait plus que tout, c'était la promenade hebdomadaire chaque Sonntag, à bord d'un vieil électrotaxi que Mareen rechargeait toute la semaine à force d'ampères aspirés depuis ce qui subsistait du réseau électrique. Ces balades donnaient à la fillette l'impression de vivre dans les histoires que sa sœur lui contait, au bon vieux temps où l'on se rendait en voiture jusqu'au dépanneur du coin pour en rapporter ses emplettes dans un emballage de plastique lisse et soyeux ou une boîte aux couleurs vives. C'était sûrement plus amusant que de faire la chasse aux conserves rouillées dans les appartements déserts ou de marchander avec les fermiers qui daignaient venir dans la banlieue avec leurs chargements de légumes maculés de terre. Du fond de son petit cœur pur, Kapuzine appelait le retour de l'époque merveilleuse de la consommation sans limite.

Or, Mareen avait un amoureux, l'un des vaillants Bûcherons qui faisaient la guerre aux Loups rusés patrouillant les rues de la Ville des Cent Eaux. L'histoire ne dit pas si elle aimait l'homme plus que la cause ou la cause plus que l'homme, mais elle avait fait vœu de l'aider dans sa lutte. Se servant des

ressources d'une usine abandonnée, elle était parvenue à créer une fournée de pains d'explosifs, tâche que les Bûcherons ne pouvaient mener à bien, car, à l'intérieur du Cercle, les produits chimiques étaient distribués au compte-gouttes par les Dogues et les Renards, pour un usage exclusivement domestique.

Afin de faire parvenir sans encombre les explosifs aux Bûcherons, Mareen résolut d'enrôler Kapuzine. Sa sœur cadette avait tout juste le bon âge : assez vieille pour que l'on puisse lui faire confiance, assez jeune pour qu'on ne la soupçonne que de gamineries. Mareen lui expliqua ce qu'elle devait faire.

— Écoute-moi bien, Kapuzine, dit-elle. Tu vas porter ce panier en ville. Pour entrer dans le Cercle, tu diras que tu viens voir notre grand-mère Kunigunde et que tu lui apportes de la nourriture que nous avons préparée nous-mêmes.

Elle avait beau être une brave petite fille, l'idée de se rendre dans la Ville des Cent Eaux terrifiait Kapuzine. Elle refusa net : que sa sœur s'y rende, elle ! Elle y allait déjà souvent, deux fois par mois au moins, pour se retrouver dans les bras de son amant. Pourquoi ne pouvait-elle pas s'y rendre cette fois-ci ?

Mareen expliqua patiemment qu'on la surveillait. Les Loups cultivaient son visage sur les feuilles de leurs arbres à fiches et la soupçonnaient d'être une sympathisante des Bûcherons. Si elle se pointait avec un paquet, elle serait fouillée des pieds à la tête ; on découvrirait le plastic à coup sûr et elle serait arrêtée. Alors que Kapuzine, elle, n'avait jamais attiré leur attention ; et comme elle était encore jeune, les Loups ne s'en méfieraient pas. Un seul voyage suffirait ; il ne s'agissait que d'apporter un échantillon du plastic aux Bûcherons. Une fois ceux-ci convaincus de son efficacité, Mareen s'arrangerait autrement pour faire entrer en douce le reste du stock dans la Ville des Cent Eaux.

— Mais la Ville... protesta Kapuzine. Il y fait si noir, avec tous ces arbres et ces choses vertes qui poussent...

— Allons, tu es trop vieille pour avoir peur de la verdure, la gronda Mareen. Tu sais bien que sous l'herbe et la terre, il y a du béton, de l'asphalte et des pavés comme ici. Autrefois, avant que les Jardiniers ne prennent le pouvoir, la Ville était comme les banlieues : pure, propre et minérale. Sous l'ordure verte, elle l'est encore. Ne l'oublie jamais !

— Mais si les Loups me prennent ?

Mareen se mordit la langue avant de trouver une réponse.

— Écoute, Kapuzine, je te jure que tout ira bien ; ne t'en fais pas. Mais c'est vrai que c'est un grand service que tu vas me rendre, alors... Tu sais que j'ai toujours dit que je ne te laisserais pas commencer à fumer avant tes treize ans ? Si tu acceptes cette commission, tu auras ta première cigarette en rentrant à la maison.

— Oh, Mareen ! C'est vrai ?

Ce fut ainsi que Kapuzine se laissa convaincre. Sa sœur l'abrutit de conseils et d'avertissements jusque tard dans la nuit, puis l'envoya au lit pour les quelques heures qui restaient avant son départ.

N'ayez pas peur, mes enfants. Dans ce bas monde, toutes les histoires finissent bien. Attendez la suite et vous verrez que je ne vous mens pas.

L'entrée dans la ville : une périlleuse traversée

Kapuzine se mit en route avant que la journée ne devienne trop chaude. Elle chemina le long du ruban d'asphalte craquelé qui menait à la Ville. Les carcasses rouillées de véhicules abandonnés jonchaient les

accotements, mais la route elle-même restait libre. Kapuzine balançait son panier à bout de bras, essayant d'avoir l'air joyeuse et innocente, selon les conseils de sa sœur.

Elle avait appris tant de choses que la tête lui tournait. Mareen l'avait mise en garde contre les Faucons et les Dogues qui montaient la garde aux frontières du Cercle, ainsi que les Renards et les Loups qui pourraient, à l'intérieur du Cercle, l'arrêter et l'interroger à tout moment. Sa sœur aînée lui avait expliqué comment répondre poliment, sans paraître effrayée; comment déguiser son mépris du régime, comment choisir les rues les moins passantes, comment éviter de se perdre au sein du labyrinthe des édifices enfouis sous leurs chapes de verdure révolutionnaire. Kapuzine priait pour ne rien oublier de tous ces détails.

Au milieu de l'avant-midi, elle atteignit la Ville. D'autres voyageurs qui venaient des banlieues ou qui s'y rendaient s'attardaient dans le vaste camp érigé en périphérie du Cercle. Ici l'on négociait, jouait, pariait et s'adonnait à plus d'une activité à peine licite loin du regard sévère des Dogues. Kapuzine trouva ces lieux si enchanteurs (n'oubliez pas, ce n'était encore qu'une petite fille) qu'elle y traîna presque une heure, jetant un regard dans chacune des tentes pour découvrir ce que les forains y cachaient.

Elle finit néanmoins par se ressouvenir de sa tâche et reprit son chemin vers le Cercle, les joues rouges de honte comme n'importe quelle petite fille bien élevée.

Pendant qu'elle s'approchait du cœur de la Ville, son malaise la reprit. De l'autre côté de la boucle de la rivière, les édifices hérissés d'arbres se dressaient vers le ciel. Même à cette distance, Kapuzine distinguait nettement les troncs qui surgissaient des fenêtres

des tours, et l'obscénité du spectacle la fit frémir. Il approchait de midi, et pourtant le centre de la Ville, sous sa canopée de feuillage, restait plongé dans une pénombre d'émeraude.

Pour traverser, elle avait le choix entre trois ponts, tous gardés par d'importants détachements de Faucons et de Loups. Aux deux extrémités de chaque pont, des baraquements abritaient les Taureaux des escouades de choc.

Kapuzine opta pour le pont le plus proche, un œil fixé sur le feuillage bruissant de la Ville sur sa gauche. Au poste de contrôle, un Dogue l'interrogea, exigeant son nom et son lieu de résidence. Pointant un index courtaud sur elle, il lui demanda ensuite où elle se rendait.

— Je vais voir ma grand-mère. Elle demeure sur la Sonnenfelsgasse.

— Et qu'est-ce que tu transportes ?

— Juste de la nourriture et de la boisson.

— Montre-moi ça. Vide ton panier.

La rusée Mareen avait tout prévu : lorsque Kapuzine eut étalé le contenu du panier sur la table, ce que le Dogue remarqua, ce fut la vieille bouteille de vin, exhumée d'une cave perdue dans un quartier abandonné. Le Dogue ne prit pas la peine d'examiner la miche odorante de pain d'épices qui contenait la motte de plastic et masquait son odeur. La petite messagère n'en tremblait pas moins de tout son être, même si elle n'en laissait rien paraître : les narines épâtées du Dogue trahissaient la modification de son système olfactif capable de flairer les odeurs les plus subtiles.

— C'est de la contrebande, ça, ma petite, dit le Dogue d'un ton dur, désignant la bouteille avec un froncement de sourcils. Tu ne peux pas apporter ça à l'intérieur.

Le Pierrot diffracté

Mais qui est Laurent McAllister ?

Un personnage inventé, d'abord. En 1988, Yves avait signé une nouvelle qu'il aurait voulue sans titre dans Solaris 80, mais que la rédaction avait préféré intituler « Sans titre » afin de ne pas faire croire à une coquille ou à une faute de mise en page. Dans ce récit, le personnage principal s'appelait Laurent McAllister – un nom choisi un peu arbitrairement par Yves, en grande partie parce qu'il avait récemment lu quelque chose de Bruce McAllister et trouvait ce nom de famille euphonique. Laurent avait pour occupation la récupération de textes, qu'il publiait par la suite dans des anthologies. Dans la mesure où il était présenté comme l'auteur de textes qu'il n'avait pas écrit, son nom semblait tout indiqué pour désigner un écrivain fictif constitué d'un duo d'écrivains qui fourniraient les textes revendiqués par cet auteur virtuel.

Ainsi, Laurent McAllister est une création doublement littéraire. Le premier fruit de notre collaboration, la nouvelle « Les Protocoles du désir », est paru en 1989. Elle n'était pas signée du nom de McAllister (par suite d'une mésentente avec l'éditeur), même si le titre était en fait emprunté à la nouvelle d'Yves. Cette parution

reste l'acte de naissance de Laurent McAllister, qui est mentionné dans la présentation du texte comme un « pseudonyme de travail ».

Dans la fiction, Laurent McAllister donnait des titres à des textes trouvés. Dans la réalité, il aurait été parfaitement symétrique pour notre collaboration de créer les textes correspondant à ces titres, histoire de pousser l'expérience littéraire jusqu'au bout et de brouiller complètement les frontières entre la réalité et la fiction. En fin de compte, nous n'avons jamais emprunté d'autre titre à l'histoire de Laurent McAllister (quoique Yves, seul, a écrit la nouvelle « Nausicaä »). La référence à un gorgérisin de verre dans « Le Pierrot diffracté » est prise à la nouvelle, mais il reste encore plusieurs titres à exploiter si la fantaisie nous en prend : « Le Démon du froid », « Lemniscate », « La Mosaique des yeux », « Pénombre sur la diaspora » et « Le Testament de la libération »...

« Le Pierrot diffracté » est pourtant une nouvelle également enracinée dans la fiction. Il s'agit d'un texte déjà paru deux fois, la première dans *Solaris 99* en 1992 et la seconde dans l'anthologie *Escapes sur Solaris*.

Si notre première nouvelle, « Les Protocoles du désir », avait été inscrite dans un des univers fictionnels de Jean-Louis, la seconde devait, pour compenser, pencher davantage du côté d'Yves. Déjà, une des règles de fonctionnement de Laurent McAllister s'imposait à nous : ne jamais se répéter. Si la première nouvelle avait respecté les règles de la science-fiction classique, la seconde devrait opter pour quelque chose de plus éclaté.

Ce désir d'éclatement est à l'œuvre dans toute la nouvelle. Rien n'est stable, rien n'est certain. Un père qui veut ce qu'il y a de mieux pour ses filles s'expose à la déconvenue, peut-être parce qu'il ne comprend pas les règles du jeu qu'il a choisi.

Sur le plan des inspirations, on passe avec ce texte du conte de fées, auquel rendait hommage « Kapuzine et les Loups », à la littérature édifiante. Tous les deux, nous avons été des lecteurs omnivores – et omnivoraces – dans

notre enfance. Tous les livres de la famille, ou presque, étaient voués à tomber sous nos yeux, un jour ou l'autre. Inévitablement, nous avons mis la main sur des volumes de La Semaine de Suzette, ce journal pour petites filles que nos mères ou nos grands-mères avaient lu en leur temps.

Du 1^{er} mai au 31 juillet 1924, Berthe Bernage avait publié dans les pages de La Semaine de Suzette un roman-feuilleton intitulé Histoire d'un pierrot et de trois petites filles et c'est sous cette forme que Jean-Louis l'a connu plus tard. Yves, quant à lui, l'a découvert parmi les autres romans pour jeunes filles, dont plusieurs de Bernage, qui ont marqué son enfance ; tout comme celle de Jean-Louis a été marquée par les aventures du détective Sir Jerry, par exemple.

Le roman de Bernage fournit-il des clés essentielles à la compréhension de notre nouvelle ? Absolument pas. Il n'a fourni en fait que la situation de départ – et un clin d'œil torve à l'oncle Ladislas du roman. Le reste est apparu au fil de l'écriture, mais d'autres allusions sont présentes. Les noms, par exemple. La petite Marharid, soit Marguerite en breton, rend hommage à plusieurs aïeules Trudel de ce nom, tandis qu'Armelline empruntait une partie de son prénom à une cousine de Jean-Louis. Quant à Richard Philips, il transposait le nom de l'auteur Philip K. Dick puisque le récit jouait sur les glissements de réalité, celle-ci se modifiant sans prévenir en fonction des personnages. Dans la ville sans nom, chaque groupe (chaque clan) a sa propre version de la réalité, à moins que Richard Philips soit l'ultime créateur de cette réalité démembrée et diffractée...

Au-delà des noms, l'appartement de poupée du Pierrot, orné de trois lunes, renvoie au Pierrot lunaire d'Arnold Schoenberg, dont le sous-titre « trois fois sept poèmes d'après le Pierrot lunaire d'Albert Giraud » soulignait une structure ternaire également présente dans la nouvelle.

Le Doublepenser vient bien entendu d'Orwell. Le jeu du Nomic fut inventé par le philosophe Peter Suber ; il

est mentionné dans l'ouvrage Metamagical Themas de Douglas Hofstadter et se retrouve facilement sur le Web. Ni l'un ni l'autre d'entre nous n'y avons jamais joué, toutefois. Quant au gamburski sur pattes, il porte le nom donné en russe (à l'époque ?) au hamburger.

D'autres allusions étaient possibles mais n'ont pu être insérées. Yves avait en tête le procès pour meurtre du mime Jean-Gaspard « Baptiste » Debureau (1796-1846), l'un des créateurs du Pierrot moderne au théâtre. Hélas, nous n'avons jamais pu trouver une déclaration de l'accusé qui nous aurait permis de le citer en exergue. Pourtant, rien ne prouve qu'elle n'existe pas, dans une réalité parallèle...

LE PIERROT DIFFRACTÉ

I

Ils ont presque traversé le territoire ennemi quand l'attaque se produit. Une mine télécommandée explose presque sous les roues de la voiture, qui se déporte violemment vers la droite, quitte la route et manque de s'écraser contre un érable. Les roues tournent à plein régime dans la boue, la voiture vire vers la gauche, parvient à regagner l'asphalte.

— Marlene, idiote ! l'apostrophe Richard Philips. Tu vas nous faire tuer !

Sur le siège arrière, ses trois filles, après avoir ri à s'en fendre les côtes, se serrent subitement contre le grand pierrot au visage triste assis au centre de la banquette. Celui-ci les rassure de sa voix chantante, sans que remue la bouche peinte en noir sur ses traits blancs : « N'ayez pas peur. Je suis là. Tout ira bien. »

— Je n'ai aucune intention de vous causer du tort, observe la voiture d'un ton légèrement agacé. La manœuvre était délibérée. Du point de vue du général Patton, nous sommes un bataillon de panzers se repliant vers les lignes allemandes. Il va devoir interpréter l'explosion de la mine comme une attaque à

demi réussie, et comme le gros de ses forces est occupé ailleurs, il ne gaspillera pas de ressources pour nous éliminer complètement. C'est du moins mon jugement. Bien sûr, si vous désirez imposer vos ordres, vous le pouvez...

— Non. Je te fais confiance.

Philips essuie la sueur qui lui inonde le front. Il doit se fier au véhicule, programmé spécifiquement pour ce genre de décisions. D'ici soixante secondes, ils auront franchi le périmètre du domaine de Patton et seront tranquilles pour un moment. Il fera s'arrêter la voiture, pour que ses filles puissent contempler la cité de loin, avant d'y pénétrer. C'est un avis récent du réseau éducatif : l'espérance de survie des pré-adultes qui apprennent à voir les choses de plus d'un point de vue est augmentée de 1,7 année en moyenne.

Et ses filles ont besoin de toutes les chances que son argent peut leur fournir.

Il les surveille dans le rétroviseur un moment. Armelline a enfin délaissé la poupée pour chatouiller Marharid, tandis que Lilith regarde par la fenêtre en aplatissant son nez contre la vitre renforcée. On ne croirait jamais qu'elles ont déjà douze ans. Durant ces trois semaines de vacances, dernière période de repos avant les cinq lunaisons de formation accélérée qui débouchent sur l'âge adulte, elles se sont comportées comme de véritables bébés. Richard ne cesse de se répéter que c'est normal, qu'elles goûtent une dernière fois aux plaisirs de l'enfance... Il n'arrive pas à y croire complètement.

Le voyant d'intrusion ne s'éteint pas.

— Dis donc, demande Philips à Marlene, nous ne sommes pas encore sortis de chez Patton ?

— Si. Mais il semble que le territoire de Catherine de Russie se soit étendu depuis la dernière mise à

jour de mes fichiers. Je suis en train de vérifier auprès des banques de données municipales. Voyons... Exact. Toute la route est maintenant en violation d'un territoire quelconque. Nous ne pourrons pas nous arrêter comme d'habitude.

— Elle va nous attaquer ? demande-t-il.

Derrière lui, Marharid a roulé sous le siège et repousse sa sœur à coups de pied. Armelline reçoit une pointe de bottine sur l'avant-bras et se met à hurler. Richard se tourne et tonne : « Ça suffit ! » Les filles n'obéissent pas tout de suite et les longs bras du pierrot distribuent soudain des pincements électriques avec ses tasers intégrés. Pas de mal permanent, mais sous les spasmes, elles se cognent parfois contre des surfaces dures. Calmées, elles regardent Richard avec ces moues de petites filles qu'elles ont encore. Il a presque autant envie de les tancer que de fondre en larmes.

— Ce n'est pas le moment de vous disputer, reprend-il d'une voix plus mesurée. Une fois que nous avons quitté la maison, nous sommes en danger. Mettez-vous bien ça dans la tête. Apprenez donc à vous comporter comme des adultes.

Un moment de silence.

— En réponse à votre question, dit la voiture, il est douteux que la Grande Catherine nous attaque. Ses forces militaires sont presque nulles. Cet ajout à son territoire est un achat plutôt qu'une conquête. Si vous y tenez, je suppose que je peux m'arrêter.

— Non. S'il faut qu'elle nous intente une poursuite pour violation d'espace vital, c'est pire qu'une attaque. Mène-nous directement en ville.

— Compris.

Le contralto de la voiture l'apaise. Tant qu'ils sont protégés par la carrosserie d'acier monocristallin de Marlene, ses pare-brise renforcés d'aramides, son

cerveau optique de la dernière génération, ils ne risquent rien. Philips caresse presque sensuellement la simili-peau de son siège, garnie d'un fin duvet blond, remontant jusqu'au revêtement de vrai cuir.

Les bâtiments se rapprochent ; bientôt, ils barrent tout l'horizon. La voiture arrive au pied du mur qui délimite la ville. Philips vérifie que ses filles ont mis leurs brassards d'écolières – évidemment, elles allaient les oublier. À l'idée d'en perdre ne serait-ce qu'une seule, il éprouve du mal à respirer. Se pourrait-il qu'il ait manqué à ce point à ses devoirs paternels ?

Lance-missiles sur l'épaule, deux mercenaires en exosquelette tiennent Marlene en respect, tandis qu'un fonctionnaire examine les autorisations de Philips depuis sa guérite blindée. Finalement, sa voix parvient par les haut-parleurs du bord.

— Tout est en règle, Herr Philips. Vous pouvez pénétrer. *Heil Rommel!*

— *Heil Rommel!* répond Marlene pour Richard et ils entrent dans la cité avec un crissement de pneus sur l'asphalte.

À chaque visite, la ville lui semble plus chaotique. Le tracé des rues praticables change sans arrêt, au gré des trêves. À un moment, Marlene longe l'immensité de brique rouge et de plastacier de l'École Publique. Ces temps-ci, Richard s'est mis à croire qu'il aurait peut-être dû y envoyer Armelline, Lilith et Marharid, après tout. Leurs chances d'y survivre avaient été évaluées à 86,7 pour cent, ce qui était considéré comme plus qu'acceptable. Il a préféré leur payer une éducation privée : un choix évident pour qui en possède les moyens.

Mais était-il vraiment évident ? Les méthodes employées par les écoles privées sont toujours quelque peu expérimentales. On lui a remis tout un fatras de littérature sur la psychologie des interactions avec les

intelligences artificielles, l'utilisation des archétypes dans l'enseignement, l'effet de canalisation de l'agressivité adolescente par les jouets « vivants »... N'était-ce qu'un écran de fumée ?

S'il fallait que... Impensable. Il exigera un entretien avec le maître du pierrot, il lui ordonnera de déployer toutes ses ressources pour cette phase ultime de leur entraînement, il le menacera de résilier le contrat, d'envoyer le pierrot à la casse s'il leur arrive quoi que ce soit...

Marlene ralentit et s'arrête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Philips.

— Un barrage droit devant. La voie d'accès habituelle est fermée. Question de territoire.

En effet, à deux cents mètres d'eux, la rue est bloquée par un amoncellement d'objets difficiles à reconnaître.

— Mais enfin ! proteste Philips. Les personnages historiques doivent acheter leurs territoires hors de la cité !

— Tout à fait. Mais ce sont des politiques, pas des historiques. Il s'agit de la Libre Coopérative Néo-Marxiste. D'après les émissions de leur cyberbalise, ils ont obtenu de la justice municipale la permission d'annexer toute la section de la rue en tant que *Staatsraum*. Ils ne nous laisseront pas passer.

— Démolis le barrage ! Je t'ai équipée d'Exocets, ce n'était pas pour de la décoration.

— Je vous en prie, pensez-y à deux fois, Richard. (La voix de Marlene est glaciale et une ouverture du tableau de bord lui souffle en plein visage une bouffée d'air sentant le tabac refroidi.) Ce serait porter atteinte à leur droit fondamental d'expression politique ; vous pourriez écoper d'une stérilisation rétroactive...

— Mais comment allons-nous atteindre l'école ?

En sol brûlant

L'expérience du symbionyme a des points en commun avec celle du pseudonyme. Elle impose une distance certaine entre les auteurs et leur texte final. Cette distance facilite naturellement les essais sans garantie de succès, mais l'expérimentation est un peu moins flamboyante dans cette nouvelle qui est déjà parue deux fois, la première dans le deuxième volume de l'anthologie périodique Forces obscures en 1999 et la seconde dans Solaris 142.

Le titre est sans ambiguïté : il suffit de le lire sous forme d'une contrepèterie pour comprendre que le but du texte était d'écrire « en brussolant », c'est-à-dire comme Serge Brussolo dans ses textes parus chez Denoël et au Fleuve Noir au tournant des années quatre-vingt-dix. Comme dans la nouvelle « Soleil de soufre » de Brussolo dans son recueil Vue en coupe d'une ville malade, il s'agissait de construire un monde axé le plus possible sur l'inflammabilité. En même temps, le personnage principal se prénomme David, comme dans la plupart des romans de Brussolo, et même le colosse Ben Dorn renvoie au personnage récurrent de Neb Orn dans les fictions brussoliennes.

Après l'hommage au conte de fées et aux romans pour jeunes, c'est au tour d'un auteur-fétiche de nous inspirer.

Nos lectures de Brussolo datent de notre découverte de la science-fiction française moderne, au début de la vingtaine. Est-ce pour autant un pastiche que nous signons ici ? Il s'agit surtout d'une expérience littéraire, comme lorsque nous avons rédigé une courte nouvelle en moins d'une heure, « La Coagulation des vouivres », commencée par l'un de nous et finie par l'autre, ou comme nous avons signé une histoire de vampires pour une anthologie d'Hugues Morin, Sang froid.

D'autres échos littéraires, comme dans la prière du flamine, seront identifiés par les lecteurs qui connaissent le théâtre français du vingtième siècle. Le personnage d'Igen porte le même nom qu'un lieu du monde de Pern d'Anne McCaffrey, mais il s'agit d'abord d'une anagramme d'« igné ». Des mots ont changé de sens, comme « flamine », appliqué ici à un prêtre de la flamme et non, comme chez les Romains, à n'importe quel prêtre attaché au culte d'un dieu en particulier. Mais foin de ces considérations ! Les pages brûlantes d'idées qui suivent attendent que votre regard s'y frotte pour allumer vos neurones...

EN SOL BRÛLANT

À S. B., bien sûr

Cet hiver-là, l'asphalte des étangs et des ruisseaux s'était figé. Malgré les braseros érigés à la hâte dans tous les coins de la maison, il faisait si frais la nuit que David devait s'envelopper d'un drap pour ne pas prendre froid en dormant.

Pourtant, sa mère lui faisait honte d'être si frileux. Elle s'aventurait dehors toute nue, sans la moindre protection, défiant la bise avec une simple cigarette allumée qui lui pendait au coin de la bouche. Elle disait se souvenir d'hivers plus rigoureux encore, durant lesquels elle avait vu les fontaines de césium geler, le métal solidifié obstruant les bouches d'acier et arrêtant le jaillissement habituel d'étincelles naissant de l'oxydation instantanée des gouttelettes. Sous les yeux des enfants stupéfiés, le césium encore exposé à l'air libre s'enflammait alors et la déflagration se propageait le long des tubes en soulevant les pavés qui les recouvraient. Puis, terrifiantes au début, des explosions se succédaient de quartier en quartier, là où des caillots plus gros s'étaient formés, projetant des fragments de métal brûlant et crépitant dans toute la ville de Westalia.

David en restait bouche bée, l'imagination saisie par ces histoires d'un autre temps. Car sa mère était bien vieille ; en fait, elle ne devait la jeunesse apparente de son corps qu'à l'emploi d'une cuve de régénération comme on n'en fabriquait plus, pleine d'un liquide rouge et visqueux dans lequel nageaient des animalcules invisibles à l'œil nu mais capables de réparer les corps en profondeur et de leur rendre leur vigueur première. Toutefois, la vertu bénéfique de cette cuve s'était épuisée quand David était encore trop petit pour en profiter ; il n'en était resté qu'une fiole remplie de ce fluide couleur de feu, dont la vue tendait à dégoûter David, élevé dans le respect absolu des convenances de l'*Ordo Solari*. Malgré la teinte rassurante de l'élixir, il n'était jamais parvenu tout à fait à imaginer sa mère en train de s'oindre d'un *liquide*...

Mais la mère de David était si vieille qu'elle avait connu un temps où les mœurs étaient différentes ; elle affirmait même avoir recueilli des propres lèvres de sa grand-mère le récit de l'arrivée sur la planète de feu des premiers humains venus de la planète de terre. Comme les autres jeunes sectateurs de l'*Ordo Solari*, David avait appris plus tard à dédaigner ces contes d'une époque héroïque que ses compagnons considéraient comme définitivement révolue. Pourtant, des années après, il se rendit compte qu'il avait eu droit dès cet hiver-là à un présage de sa future destinée et du sort qui guettait la ville qu'il aimait.

En effet, au plus fort du refroidissement, par une nuit sans étoiles, de l'eau était tombée du ciel et David avait contemplé, réveillé par les gouttes de liquide sur son visage, les braseros qui s'éteignaient avec des chuintements terribles sous l'extraordinaire déversement. Le sentiment de sacrilège qui l'avait pris alors lui avait tellement serré le cœur qu'il avait soudain goûté sur ses lèvres la saveur salée et indiciblement

obscène de ses propres larmes. Il avait eu un haut-le-cœur, honteux de ce laisser-aller qu'il avait cru banni avec la petite enfance. Sa mère était alors venue pour lui sécher les joues avec la flamme d'un petit briquet encore chaud de l'endroit où elle l'avait tenu à l'abri de l'averse.

La vague de froid avait pris fin aussi soudainement qu'elle avait déferlé sur eux. Un matin, pour la première fois depuis longtemps, David avait trouvé un ciel bleu sans nuages – *sans nuages!* – au-dessus de lui à son réveil. Il était sorti en courant, après s'être débarbouillé avec une poignée de sable chaud. Il avait dévalé les pavés de la rue en faisant surgir de joyeuses étincelles avec les ergots ferrés accrochés à ses talons, jusqu'au parapet qui surplombait la rivière de pétrole qui traversait Westalia de bout en bout. Des flammes couraient à la surface du ruban noir et il avait humé avec délices la merveilleuse odeur qui enivrait presque, comme la promesse d'une innocence retrouvée.

À cette époque, son père était déjà mort. Au fil des mois qui suivirent, David se dit souvent que la Divine Flamme avait épargné à son père bien des épreuves. Son père aurait été indigné d'assister à la résurgence de l'*Ordo Solari*, qui, avant ce malheureux refroidissement, n'avait été qu'un petit cercle de mécontents qui se complaisaient dans la contradiction pour le plaisir de contredire. Cependant, prodigieusement enhardis par ce qu'ils prenaient pour un signe prophétique des temps futurs, ces fanatiques s'étaient multipliés et avaient commencé à défier la sagesse séculaire des vénérateurs de la Divine Flamme. En pleine rue, les prêcheurs de l'*Ordo Solari* avaient proclamé que le paradis, où règne le feu éternel, pur et purificateur, était en réalité l'enfer, la géhenne des plus vieilles légendes apportées de Terre. Ils avaient

prétendu que leur séjour sur Feu n'avait pas été voulu de toute éternité et qu'il résultait plutôt d'une erreur de navigation qui avait condamné des milliers de colons à la régression technologique et à...

David ignorait comment des êtres apparemment sains d'esprit parvenaient à concevoir de telles invraisemblances. Mais leurs insanités redoublaient de jour en jour, au fur et à mesure que le retour de l'été se faisait attendre.

On avait même vu certains provocateurs boire en public. Ils prétendaient ainsi se rafraîchir ! Ceux-là, David était porté à les plaindre plus qu'à les blâmer. Quelle meilleure preuve pouvait-on avoir de leur inconscience ? Ne savaient-ils pas que le corps humain devait maintenir une température bien précise pour continuer à fonctionner ?

Pour donner le bon exemple, David se rendait tous les dimanches au temple avec sa mère. À l'entrée de la structure de métal et de silex, ils endossaient les épaisses combinaisons d'asbeste amphibole et rabattaient les capuchons sur leurs visages.

L'intérieur était chauffé en permanence, même par les jours les plus étouffants, et l'odeur omniprésente du pétrole prenait à la gorge. Chaque pilier était orné des trois thermomètres sacramentels dans lesquels la colonne de mercure teinté en rouge se devait d'atteindre en tout temps la barre fatidique des 42 degrés, la température la plus élevée que pouvait générer le corps humain.

La mère de David était pieuse ; elle insistait toujours pour qu'ils aillent se tenir au centre de la structure, là où la température dépassait parfois les 60 degrés. Leurs combinaisons devenaient de véritables étuves et la sueur ruisselait sur leur peau. Mais sa mère ne se plaignait jamais. C'était ainsi, comprit-il, qu'elle manifestait sa fierté, car l'homme qu'elle avait épousé avait été à son tour choisi par la Divine Flamme.

Le cas du feuilleton *De Québec à la Lune*, par Veritatus

Cette nouvelle est déjà parue deux fois, la première dans Solaris 109 en 1994 et la seconde dans l'anthologie canadienne de langue anglaise Arrowdreams: An Anthology of Alternate Canadas réunie par Mark Shainblum et John Dupuis.

Le but de départ était de faire du steampunk québécois, dans la foulée du roman The Difference Engine signé par un autre duo d'auteurs de science-fiction, William Gibson et Bruce Sterling. (Ceux-ci ont d'ailleurs fourni leurs prénoms, à leur corps défendant, afin de baptiser un journaliste texan qui apparaît brièvement dans le texte, William Bruce.)

Mais le steampunk britannique nous semblait déjà un peu rebattu. Nous sommes donc restés chez nous en choisissant le Québec comme cadre et les ancêtres littéraires de la science-fiction québécoise comme inspiration. Plus précisément, le roman Pour la patrie (1895) de Jules-Paul Tardivel, à la fois indépendantiste et ultracatholique, et celui d'Ubaldo Paquin, La Cité dans les fers (1926), nous ont procuré la trame de départ: l'indépendance du Québec, naturellement. La plupart des autres inspirations sont recensées dans l'essai historique

qui accompagne la fiction, mais nous avons bien sûr inversé le sens des emprunts.

La forme du feuilleton, ainsi que le titre, rendait hommage au premier texte de science-fiction en terre canadienne, Mon Voyage à la Lune de Napoléon Aubin, paru sous la forme d'un feuilleton à jamais inachevé dans son journal Le Fantasque en 1839 – semblable en cela aux fanzines de la SFCF qui dépassent rarement le numéro 4.

Tant qu'à creuser la veine du steampunk, nous avons décidé de pousser la démarche jusqu'au bout en présentant notre fiction comme si elle avait été réellement écrite au XIX^e siècle. Le canular a été favorisé par Solaris qui, pour ce numéro paru en avril, a inclus le texte dans la catégorie des articles au sommaire. Volontairement ou non, Gérard Klein a prolongé la supercherie en signant une lettre parue dans Solaris III où il faisait remarquer, à l'appui de l'identification de notre Veritatus fictif à l'authentique Jules-Paul Tardivel, que Veritatus est une anagramme partielle de Tardivel.

L'appareil critique mêle le vrai et le faux, non sans signaler que telle ou telle affirmation n'est pas étayée, « que peu de chercheurs [...] savent » ou qu'aucune collection n'a recensé le journal dont nous tirions notre feuilleton... La référence à une malle trouvée chez les Ursulines nous permettait de saluer au passage la mère d'Yves, éduquée chez les Ursulines de Québec, et la grand-tante de Jean-Louis, une ursuline qui avait œuvré comme éducatrice. Cette trouvaille nous avait-elle été suggérée par la découverte dans un coffre-fort du roman de Jules Verne, Paris au XX^e siècle, publié la même année ?

Quelques allusions ne sont pas explicitées dans le texte. Par exemple, la rampe de lancement de la fusée lunaire ainsi que le principe même d'une plate-forme propulsant la fusée sont inspirés directement par le générique de la série télévisée pour enfants Fusée XL-5, tandis que le nom imagé de « Cométic » pour un vaisseau qui glisse sur des rails correspond à un vieux nom de

traîneau trouvé dans les lectures de Jean-Louis. Le personnage principal, Victor Beaulieu, a pour partenaire Ebenezer Levi, ce qui renvoie à un écrivain nationaliste québécois bien connu.

L'aspect ludique de cette nouvelle est évident ; dans toute notre production, c'est celle qui témoigne de l'humour le plus avoué – et le moins cruel. Nos textes semblent, en rétrospective, se déployer entre les deux pôles de l'humour et de la tragédie. Y a-t-il un lien avec la suspension de l'incrédulité nécessaire à la lecture de toute SF ?

LE CAS DU FEUILLETON *DE QUÉBEC À LA LUNE,* PAR VERITATUS

L'importance des journaux au XIX^e siècle dans la vie politique et culturelle de ce qui fut successivement le Bas-Canada, une division administrative du Canada-Uni (Canada-Est) puis le Québec, est bien connue¹. À une époque où ni la radio ni la télévision n'existaient pour amoindrir l'impact des débats imprimés, les journaux ont servi de catalyseurs pour cristalliser des opinions et des partis. À une époque où il n'existait pas encore de véritable réseau d'édition et de distribution des livres², les journaux du XIX^e siècle ont fait office d'exutoire tant pour les poètes que pour les écrivains du cru.

De même, le rôle de premier plan que l'Institut Canadien a joué dans la vie intellectuelle du Montréal francophone a été reconnu de tout temps, ne serait-ce que pour le simple fait d'avoir ouvert la première bibliothèque de livres en français pour le grand public. Récemment encore, Yvan Lamonde rappelait comment les conférences publiques, essais et débats ou discussions de l'Institut Canadien de Montréal (ICM) avaient animé et rehaussé le climat culturel de la population canadienne-française de Montréal durant les années fertiles en changements et initiatives novatrices qui suivirent 1848³.

Ce que peu de chercheurs savent, cependant, c'est comment la condamnation de l'Institut Canadien de Montréal par Monseigneur Ignace Bourget a mené à la création du journal *Le Prospecteur* et à la publication d'un chef-d'œuvre inconnu de la science-fiction québécoise au XIX^e siècle.

On se rappellera que les activités de l'Institut Canadien de Montréal, fondé en 1844 par des personnalités du monde des affaires, de la politique et des lettres⁴, avaient été rapportées d'office par un journal appelé *L'Avenir* (1847-1852) puis par son successeur *Le Pays* (1852-1871). Cependant, en 1871, la salle de conférences de l'ICM doit fermer et des difficultés financières entre 1873 et 1879 occasionnées par la crise économique – ainsi que par les débours découlant de l'affaire Guibord – portent le coup de grâce à l'ICM, qui fermera définitivement en 1880⁵. Cependant, bon nombre de membres de l'ICM l'avaient déjà quitté par suite des foudres de l'épiscopat. Parmi eux se trouvait vraisemblablement l'auteur d'un feuilleton jusqu'ici inconnu, publié dans *Le Prospecteur* – un journal qui n'apparaît pas dans *L'Inventaire chronologique* de Narcisse-Eutrope Dionne – et intitulé *De Québec à la Lune*.

C'est en mai 1992 que nous avons retracé *Le Prospecteur*, dont le nom joue probablement sur la double dénotation de prospection géologique et de prospective futurologique⁶, dans les archives de la Bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa, qui a hérité de certains papiers de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa (fondé en 1852). En lisant le compte rendu d'une causerie de Jules-Paul Tardivel donnée à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, dont seulement une partie fut reproduite par après dans *Le Canadien* de Québec, nous avons trouvé mention d'un feuilleton d'« aventures extraordinaires » publié dans

les pages dudit périodique. Malheureusement, aucune collection recensée ne conserve des exemplaires du *Prospecteur*. C'est finalement grâce à l'archiviste du Couvent des Ursulines à Québec, sœur Marie-Félicité, que nous avons pu obtenir des copies des numéros 2 à 5 du *Prospecteur*, le numéro 1, vu son petit tirage, étant probablement perdu à jamais.

Le Prospecteur, édité par Jumonville⁷, était imprimé chez J.-A. Plinguet, à Montréal. Son sous-titre se lisait ainsi : « Journal critique, humoristique, politique et littéraire (*sic*) ». De format standard, comptant 8 pages, c'était un hebdomadaire conservateur avec quelques sympathies libérales des plus modérées. Du numéro 2 jusqu'au numéro 5, soit d'octobre 1875 à mai 1876 (25 octobre, 15 novembre, 17 décembre, 28 février), il publia avant de faire faillite quatre épisodes d'un feuilleton signé du pseudonyme « Veritatus⁸ ». Ce feuilleton constitue de la véritable science-fiction avant la lettre et, bien que ne se démarquant pas fondamentalement de ses contemporains, il représente une œuvre dont l'importance nous est apparue tant capitale qu'indéniable.

Nous n'avions pas l'espace nécessaire pour présenter le feuilleton dans son entier, aussi avons-nous dû faire un choix. Ce fut celui de publier intégralement l'épisode 4 (le plus intéressant), précédé d'un bref résumé des épisodes antérieurs et d'une *dramatis personæ*.

Résumé

Épisode 1 : Nous sommes en 1871. Le héros de notre feuilleton, Victor Beaulieu, vient de terminer ses études à la Sorbonne, financées par un Juif anglophone d'Ottawa, Ebenezer Levi⁹. Victor Beaulieu

vient donc exercer son métier à Ottawa, où il met au point une « nouvelle science de la vie », qui lui permet de ressusciter un homme atteint d'une blessure mortelle ! Il a l'occasion d'en faire l'expérience au printemps, au cours de la débâcle de la rivière Gatineau. Le jeune draveur Hormidas Gosselin glisse sur un billot flottant et se fait prendre au piège entre deux troncs d'arbres. Les côtes rompues, les poumons percés, il est sauvé au dernier moment de la noyade et ramené agonisant au village de Pointe-Gatineau¹⁰.

C'est alors que le docteur Victor Beaulieu intervient. En dépit des objections du prêtre de l'endroit, un montfortain appelé le père Hervé, Victor Beaulieu se sert de ses machines qui sont mues tant par la vapeur que par l'électricité. Au moment crucial, alors que la vie vacille dans le corps de Gosselin, le père Hervé fait don d'un scapulaire de saint Denis le céphalophore, que le docteur attache autour du cou d'Hormidas en le plaçant sur le cœur. Le miracle se produit : la vie revient dans le corps qu'elle avait presque abandonné et Hormidas Gosselin est sauvé. Admettant ce qu'il doit à l'intervention divine, le docteur Beaulieu fait placer une médaille bénite sur les cicatrices. On s'apercevra plus tard que l'arrachement de cette médaille entraîne la mort, tandis que l'enlèvement du scapulaire ouvre l'esprit aux « influences nocives ».

C'est dès ce premier épisode qu'apparaît celui qui sera l'ennemi acharné de Beaulieu, un journaliste français qui se fait appeler Renaud de la Chevairie, et qui est non seulement un réfugié de la Commune, mais aussi un fusilleur de prêtres comme le démontre une scène liminaire. Il est athée, cela va sans dire ! Renaud assiste à la conférence de Gosselin, le premier « Lazare » – conférence qui occupe d'ailleurs

les trois quarts de l'épisode – et conçoit sur l'heure une antipathie absolue pour Beaulieu. La conférence, notons-le, a lieu à l'Institut Canadien de Québec, au cours d'une session présidée par M. Montambault¹¹, ce qui donne son sens au titre du feuilleton.

Épisode 2: 1872. Le Docteur Beaulieu poursuit son œuvre et ressuscite des centaines de Lazares, lesquels s'engagent tous à le suivre, par reconnaissance chrétienne (on ne s'étonnera pas de noter que seuls des catholiques de sexe masculin sont élus à la résurrection, fût-elle scientifique). En bon nationaliste, Victor expose des plans encore plus audacieux au premier ministre de la Province: il veut constituer les Lazares en armée et permettre ainsi au Québec de gagner par la force son indépendance!

Les idées de Beaulieu sont adoptées en haut lieu. Les Lazares ne se font pas prier pour guerroyer contre les Ontariens, Américains et Britanniques, dans cet ordre, et seront guéris à répétition au cours des deux années de conflit. En dépit d'une incursion de la flotte britannique dont les croiseurs remontent le Saint-Laurent jusqu'à Québec et canonnent la basse-ville – laquelle évite l'incendie grâce à une ondée providentielle due à une intervention céleste de la Sainte Famille – une victoire totale de ce qu'il faut maintenant appeler la « République catholique du Québec » (R.C.Q.) donne son indépendance à la ci-devant province. Par reconnaissance pour l'intervention de la Sainte Famille, tous les Québécois ajouteront désormais les prénoms de Joseph et de Marie aux leurs.

Quelque peu incongrûment, Joseph-Louis Amédée Papineau (on notera l'inversion des prénoms) est le premier président de la R.C.Q. et il meurt en fonction vers 1874, trois ans plus tard que dans la réalité.

Sur la plage des épaves

Cette novella est déjà parue deux fois, la première dans une revue éphémère des États-Unis, LC-39 (le titre faisant allusion au pas de tir des fusées lunaire de Cap Canaveral) en 2001 et la seconde dans Solaris 164. En anglais, elle s'intitulait « Driftplast », en hommage à une célèbre nouvelle de Samuel R. Delany, « Driftglass ».

La première scène a été écrite sur la Côte-Nord, plus précisément à Gallix, dans la résidence occupée depuis peu par Joël Champetier et Valérie Bédard (qui ont déménagé en Mauricie par la suite). Ils nous avaient accueillis dans une maison qui avait hébergé auparavant une clinique de désintoxication, de sorte que le sous-sol conservait des airs de dortoir et qu'une prière en montagnais ornait les tiroirs d'une salle de bains. Pour tout comprendre, il faut savoir aussi que Gallix est un petit village construit sur une langue de sable au bord du golfe et nous avons eu l'occasion de nous promener sur la plage de Gallix...

Le texte est presque entièrement exempt de réminiscences littéraires, hormis la Cité NO 3 baptisée ainsi en hommage à un album d'Auclair, Cité N.W. N°3, dans sa série des aventures de Simon du Fleuve. Le but du projet, c'était encore une fois de faire quelque chose de différent,

de la science-fiction sans concession qui ne se rattacherait à aucun univers préexistant.

Avec le passage du temps et l'accumulation des œuvres, il nous devient de plus en plus difficile de respecter cette contrainte de ne jamais nous répéter. Déjà, les romans que nous avons publiés chez Médiaspaul pourraient en constituer une violation ; mais après tout, c'est une série de fantasy que nous avons résolu d'écrire... Au-delà de l'aspect ludique de l'entreprise, ou des clins d'œil de l'intertextualité tant appréciée par certains critiques, il reste la notion de défi (un aiguillon créatif universel) et sans doute aussi un refus de tomber dans la routine.

C'est une décision à contre-pied de toute rentabilité : Robert Reed observait il y a quelques années avoir trop tard compris que la recette du succès en SFF, c'est de se choisir un monde et de l'explorer (sans jamais creuser trop profond) dans un livre après l'autre. Malheureusement pour lui, tous ses livres jusque-là se déroulaient dans des univers différents... En tant que lecteurs, nous préférons la variété à la répétition ad nauseam des mêmes motifs, et cela a certainement joué un rôle dans nos choix d'écriture. Encore une fois, il aurait probablement été plus rentable de nous lancer dans des dodécalogies promettant aux lecteurs de leur servir éternellement le même plat. Hélas, cette cruelle leçon du marché est restée pour nous lettre morte. Nous signerons peut-être un jour un autre recueil, et nous espérons bien qu'il sera radicalement différent de celui-ci.

SUR LA PLAGE DES ÉPAVES

Prix Aurora 2008 / Prix Boréal 2008

Le matin après la tempête, Valyr trouva une main sur la plage.

Le derme avait disparu, rongé par la flore bactérienne de l'océan extraterrestre. Dégagé de sa gangue de chair, le plaste de la paume avait l'air neuf. Les doigts à quatre joints, qui avaient passé tout ce temps sous le sable du fond, étaient érodés et crevassés.

Ses lèvres soudées par un sourire désabusé, Valyr ramassa la main et s'amusa distraitement à plier et replier le doigt du milieu. La conception avait été soignée. Malgré les décennies, les articulations en mousse de plaste avaient résisté à l'action corrosive de l'eau salée.

À qui avait-elle appartenu ? À Quandor ? Noirménil ? Gwenglen ? La main n'était plus qu'une épave jetée à la côte, le vestige dérisoire d'une génération de héros. Ils avaient franchi des années-lumière, trimé pendant des années et des décennies, sacrifié leur humanité, et maintenant...

La main gifla le sable mouillé.

Une épave parmi tant d'autres.

Valyr donna du pied dans la relique obscène, la regarda décrire une parabole tremblée et s'abîmer dans l'eau peu profonde du bord en projetant des éclaboussures aussitôt effacées.

Dieu qu'elle était faible ! Elle avait voulu botter la chose si loin au large qu'il aurait fallu des années aux marées solaires pour la ramener. Jadis, elle en aurait été capable. Mais il n'y avait plus moyen de remplacer les points d'ancrage de ses muscles en plaste. Ils avaient commencé à se désintégrer au bout d'un siècle. Il ne restait pas grand-chose de ses muscles d'origine. Sa carcasse actuelle ne représentait pas un très grand fardeau, le plaste étant plus léger que les os et les muscles organiques, mais ses muscles restants suffisaient tout juste à la tâche. Et elle ne cessait de s'affaiblir.

« Il faudrait s'en retourner », l'avertit une voix toute proche.

Elle aperçut Roth. Il avait la mine grave et soucieuse, comme toujours. Elle n'avait jamais découvert s'il jouait la comédie ou non. La population de la colonie avait fondu, mais Valyr avait toujours droit à son propre assistant/garde du corps/surveillant. Les colons obéissaient à des mobiles qu'elle comprenait mal. Elle savait qu'à leurs yeux elle était une sorte de talisman. L'incarnation des tyrans de la Première Génération, mais aussi la femme qui avait renoncé à ses allégeances générationnelles, celle qui avait changé de bord, celle qui leur avait ouvert la voie des destructions.

Valyr ignora le jeunot (ils étaient tous jeunes, tous, tous, tous, abominablement jeunes, et ils mouraient jeunes – l'espérance de vie avait chuté, elle était de quarante-trois ans et baissait toujours) et elle reprit sa promenade le long de la plage. La brise marine soufflait avec une force et une fraîcheur stimulantes.

Valyr fixa le soleil, ses cornées s'adaptant aussitôt en s'obscurcissant. Il n'y avait pas un nuage pour voiler l'éclat intense de *Donnez-Lui-Un-Nom*. Une plaisanterie vénérable, et aussi un rappel douloureux

des interminables débats qui les avaient occupés durant le voyage.

La mer mitraillée par les rayons du soleil était rouge comme du vieux sang, ensanglantée par une soupe de microbes qui pouvaient tuer en cinq minutes si on avait le malheur d'en avaler plus d'une gorgée.

Valyr repéra du coin de l'œil des clignotements au zénith, d'infimes traînées lumineuses rayant l'azur. Les débris d'une petite comète fracassée dans la haute atmosphère, ses restes se consumant aussitôt. Quand elle ramena son regard vers la plage, le noircissement de ses cornées l'aveugla un instant et elle eut le vertige. Comme dans le vaisseau. Un fantôme de fièvre brûla dans ses veines. Après tout ce temps, elle n'y avait pas renoncé. Elle espérait encore, honteusement, que la fièvre d'alors l'embraserait une dernière fois.



Ah, le vaisseau... Une traversée de vingt années sans sortir d'une boîte de métal, deux mille d'entre eux serrés comme des cartouches dans un chargeur, en attendant d'être tirés dans une cible stationnaire. Dopés jusqu'aux oreilles par un cocktail de drogues : léthargisants, étire-temps, tranquillisants, euphorisants...

Partez pour les étoiles et passez vingt ans au paradis en chemin. Elle se souvenait de la couchette sur laquelle elle était allongée, à dix centimètres de la couchette de ses voisins de part et d'autre, à l'ombre d'une couchette supérieure si proche qu'elle devait se plier en deux pour se lever. Elle se souvenait d'une main anonyme qui se posait sur son sexe et le massait doucement, pendant des heures d'affilée qui ne duraient pas plus de deux ou trois minutes pour elle,

jusqu'à ce qu'elle jouisse et s'évanouisse de plaisir. Elle se souvenait des conversations décousues, hachées et saucissonnées et réparties sur des semaines consécutives, en particulier l'enfilade increvable sur les noms à donner à leur nouveau soleil et à leur future patrie. Elle se souvenait des rengaines entonnées par deux cents colons qui chantaient faux, les voix se taisant les unes après les autres à mesure que les chanteurs s'endormaient pour un mois ou deux.

Elle se souvenait aussi des techs qui l'arrachaient à sa couche. « Debout, debout, debout, la grosse ! » Ce n'était pas juste. Ils étaient tous dodus comme des poulets en cage. Les léthargisants leur faisaient gagner de dix à quinze kilos, garantis. Les techs, quant à eux, étaient maigres à faire peur ; ils prenaient une combinaison différente de drogues afin de pouvoir donner leur 110 % tout au long du voyage ou presque. Ils vieillissaient presque à vue d'œil, tandis qu'elle et ses compagnons restaient jeunes et beaux. Au fil des réveils, les techs – tant les hommes que les femmes – étaient devenus acariâtres, maigres et laids. Hideux.

Huit ans après le départ, il y avait eu une épidémie virale. Vingt-trois passagers étaient morts. Leur section était demeurée scellée jusqu'à la fin du voyage, même après avoir été stérilisée par des produits chimiques et des radiations dures. L'infection s'était quand même répandue. Tous les techs avaient chopé le virus, avant de le neutraliser au dernier moment. L'infection recouvrait tout le corps de lésions superficielles. Une fois le virus éliminé, les techs avaient râpé les escarres et les croûtes, mais il en était resté des taches profondes, qui avaient pénétré jusqu'à la base du derme, les tatouages indélébiles de Mère Nature.

Les techs ressemblaient désormais à des clowns sortis d'un cauchemar de schizophrène. Ils déclenchaient les rires euphoriques des passagers béats. (Un des techs s'était attaqué à une passagère avec un laser chirurgical pour lui montrer à quel point exactement c'était drôle. Elle avait survécu, mais lui, on ne l'avait jamais revu.)

« Debout, debout, debout, grouille grouille grouille ! » Ils martelaient chaque syllabe. Un tic acquis en chemin. Ses sens brouillés par les drogues n'étaient pas en cause : ils parlaient vraiment trop vite.

Tituber entre les couchettes, cogner ses tibias aux cadres, jusqu'aux toilettes. Pisser dans un cathéter, chier dans un petit pot, une aiguille plantée dans le bras pour échantillonner son sang. Valyr s'y était habituée. C'était la routine quatre fois par année, même si elle avait l'impression de s'y prêter deux fois par semaine.

Cette fois, une seconde aiguille poignarda l'autre bras. Au lieu de sucer son sang, elle lui injecta quelque chose qui répandit un froid brûlant dans ses veines.

« Allons, bouge ton cul, c'est fini, grouille grouille grouille. »

Elle chancela en se levant. Mais elle commençait à chasser les brumes de son cerveau et à sentir l'hostilité de l'homme.

« Tu veux qu'on baise ? » offrit-elle machinalement. Une excellente façon de calmer les gens, avait-elle appris. Il la repoussa avec une moue de dédain. Elle commençait aussi à remettre un nom sur un sentiment. L'irritation. « Bouge ! » Une gifle en pleine face ponctuant l'ordre. Un autre tech la conduisit à un fauteuil et la força à s'asseoir. Elle grelottait et elle était en nage. Ce qui avait été injecté dans son système sanguin neutralisait les drogues du voyage.

« On est arrivés ? demanda-t-elle.

— Oui. »

Il la gifla, puis il la gifla encore et encore, jusqu'à ce qu'elle se mît en colère et lui rendît sa dernière baffe. En frottant l'endroit qu'elle avait meurtri de son poing, il dit :

« Prends la cursive numéro 11. Tu as la couchette 15 dans la section de récupération. Dès que tu seras remise, présente-toi dans la passerelle et gagne ta croûte. »



Les années de paradis leur avaient appris... quoi donc ?

Qu'il y avait des plaisirs encore plus vifs que ceux de la chair, des orgasmes d'espérance capables de durer des mois, des élans de joie sauvage procurés par la certitude. Par conséquent, ils s'étaient cramponnés à l'espoir quand celui-ci n'avait plus aucun sens et à la certitude de réussir quand elle se muait inexorablement en arrogance. Pourtant, Valyr rêvait encore de se faire dorloter comme avant, abruti par les drogues, de recevoir du plaisir librement, sans avoir à demander ou à répondre, les pointes de ses seins durcies dans l'attente de nouvelles délices.

Toute la Première Génération avait été marquée. Le voyage avait fait d'eux des accros, et elle savait que c'était en partie l'explication de leur échec. Le paradis leur avait manqué dès leurs premiers pas sur Nouveau-Monde. Elle aurait été tentée d'en faire un nouveau syndrome, s'il n'avait pas si bien cadré avec l'expulsion d'Ève et d'Adam de l'Éden originel...

« Quelle horreur ! cracha Roth, qui l'avait rejointe sans faire de bruit. Un symbole du péché. »

L'assurance béate dont il témoignait pour juger le passé agaça Valyr. De quel droit se montrait-il aussi intolérant ? Il n'y avait pas de quoi être fier.



LAURENT McALLISTER...

... est né à Ottawa, en 1987, lors d'une rencontre fusionnelle entre Yves Meynard et Jean-Louis Trudel. Sa première nouvelle, « Les Protocoles du désir », est parue en 1988. D'autres textes ont suivi au fil des ans, obéissant à une règle : ne jamais se répéter. Il y a donc eu une nouvelle écrite en moins d'une heure, un canular littéraire, un canevas de roman inspiré par des dessins, une histoire de vampires à Longueuil, un hommage à Serge Brussolo, une nouvelle en anglais, une réécriture du Petit Chaperon Rouge... En 2000, Laurent McAllister a débuté une série de romans pour jeunes, « Les Îles du Zodiaque », dont trois volumes sont parus chez Médiaspaul, et en 2009 paraissait son premier roman pour adultes, *Suprématie*, chez Bragelonne. La nouvelle « Sur la plage des épaves » lui a mérité en 2008 le Prix Aurora et le prix Boréal.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- 015 *Sur le seuil*
016 *Samiva de Frée* (Le Sable et l'Acier -2)
017 *Le Silence de la Cité*
018 *Tigane -1*
019 *Tigane -2*
020 *Issabel de Qohosaten* (Le Sable et l'Acier -3)
021 *La Chair disparue* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)
022 *L'Archipel noir*
023 *Or* (Les Chroniques infernales)
024 *Les Lions d'Al-Rassan*
025 *La Taupe et le Dragon*
026 *Chronoreg*
027 *Chroniques du Pays des Mères*
028 *L'Aile du papillon*
029 *Le Livre des Chevaliers*
030 *Ad nauseam*
031 *L'Homme trafiqué* (Les Débuts de F)
032 *Sorbier* (Les Chroniques infernales)
033 *L'Ange écarlate* (Les Cités intérieures -1)
034 *Nébulosité croissante en fin de journée*
035 *La Voix sur la montagne*
036 *Le Chromosome Y*
037 (N) *La Maison au bord de la mer*
038 *Firestorm*
039 *Aliss*
040 *L'Argent du monde -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)
041 *L'Argent du monde -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)
042 *Gueule d'ange*
043 *La Mémoire du lac*
044 *Une chanson pour Arbonne*
045 *5150, rue des Ormes*
046 *L'Enfant de la nuit* (Le Pouvoir du sang -1)
047 *La Trajectoire du pion*
048 *La Femme trop tard*
049 *La Mort tout près* (Le Pouvoir du sang -2)
050 *Sanguine*
051 *Sac de nœuds*
052 *La Mort dans l'âme*
053 *Renaissance* (Le Pouvoir du sang -3)
054 *Les Sources de la magie*
055 *L'Aigle des profondeurs*
056 *Voile vers Sarance* (La Mosaïque sarantine -1)
057 *Seigneur des Empereurs* (La Mosaïque sarantine -2)
058 *La Passion du sang* (Le Pouvoir du sang -4)
059 *Les Sept Jours du talion*
060 *L'Arbre de l'Été* (La Tapisserie de Fionavar -1)
061 *Le Feu vagabond* (La Tapisserie de Fionavar -2)
062 *La Route obscure* (La Tapisserie de Fionavar -3)
063 *Le Rouge idéal*
064 *La Cage de Londres*
065 (N) *Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses*
066 *Le Passager*
067 *L'Eau noire* (Les Cités intérieures -2)
- Patrick Senécal
Francine Pelletier
Élisabeth Vonarburg
Guy Gavriel Kay
Guy Gavriel Kay
Francine Pelletier
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Esther Rochon
Guy Gavriel Kay
Joël Champetier
Daniel Sernine
Élisabeth Vonarburg
Joël Champetier
Yves Meynard
Robert Malacci
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Natasha Beaulieu
Jacques Côté
Maxime Houde
Leona Gom
Élisabeth Vonarburg
Luc Durocher
Patrick Senécal
Jean-Jacques Pelletier
Jean-Jacques Pelletier
Jacques Bissonnette
Joël Champetier
Guy Gavriel Kay
Patrick Senécal
Nancy Kilpatrick
Michel Jobin
Jean-Jacques Pelletier
Nancy Kilpatrick
Jacques Bissonnette
Robert Malacci
Maxime Houde
Nancy Kilpatrick
Joël Champetier
Esther Rochon
Guy Gavriel Kay
Guy Gavriel Kay
Nancy Kilpatrick
Patrick Senécal
Guy Gavriel Kay
Guy Gavriel Kay
Guy Gavriel Kay
Jacques Côté
Jean-Pierre Guillet
Peter Sellers (dir.)
Patrick Senécal
Natasha Beaulieu

068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Senécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sermine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sermine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Senécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Senécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sermine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUTS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

LES LEÇONS DE LA CRUAUTÉ
est le cent quarante-sixième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions





« LE BUT DU PROJET, C'ÉTAIT ENCORE UNE FOIS DE FAIRE QUELQUE CHOSE DE DIFFÉRENT, DE LA SCIENCE-FICTION SANS CONCESSION QUI NE SE RATTACHERAIT À AUCUN UNIVERS PRÉEXISTANT. »

Laurent McAllister

Vályr fixa le soleil, ses cornées s'adaptant aussitôt en s'obscurcissant. Il n'y avait pas un nuage pour voiler l'éclat intense de Donnez-Lui-Un-Nom. La mer, mitraillée par les rayons du soleil, était rouge comme du vieux sang, ensanglantée par une soupe de microbes qui pouvaient tuer en cinq minutes si on avait le malheur d'en avaler plus d'une gorgée...

Ils étaient venus à bord d'un vaisseau pour ensemençer cette nouvelle Terre, mais ils ne pouvaient savoir que la planète était immunisée contre les invasions. Et pendant des générations, le combat pour la survie a été sans merci...

Kapuzine demeure dans une jolie banlieue stérile. Or, elle va devoir s'aventurer dans la terrifiante ville redevenue forêt pour y rencontrer un Bûcheron. Mais pour ce faire, il lui faudra éviter les Dogues, les Renards et les Loups...

Richard a confié l'éducation de ses filles au pierrot d'une école privée. La poupée-robot devra tout leur montrer, et plus particulièrement à combattre et à se défendre. Avec ou sans arme. Car le monde des adultes en cette fin de siècle n'est pas de tout repos, parlez-en à Richard !



Deux têtes valent mieux qu'une, c'est connu. Le duo qui anime Laurent McAllister le démontre sans peine en cinq nouvelles. De la science-fiction intelligente, originale et passionnante.

7,90 € TTC

13,95 \$ Extrait de la nouvelle édition